

XYZ. La revue de la nouvelle

La Force

Karoline Georges



Numéro 122, été 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Georges, K. (2015). La Force. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 39–41.

La Force

Karoline Georges

ELLE ENTEND tous ses mots, perçoit sa présence qui s'agite à côté d'elle sur le matelas, ses pas lourds qui font craquer la vieille marqueterie au sol, qui s'éloignent dans la chambre. Il s'impatiente. Il ouvre un tiroir de la commode, lui lance quelque chose de mou qui vient s'effondrer sur ses cuisses. Les étourdissements commencent avant même qu'elle n'ouvre les yeux. Elle a soif. Elle pourrait étirer le bras jusqu'au verre d'eau qu'il a déposé sur la table de chevet hier, ou avant-hier. Elle y pense, mais elle demeure immobile.



Il a disparu. Elle tend l'oreille, ne parvient pas à déterminer où il se trouve. C'est maintenant, pense-t-elle, et d'un geste lent elle soulève la tête. Oui, ramener les mains juste là, un peu plus haut, à la hauteur de la taille. Et pousser contre le matelas. Elle parvient à se redresser suffisamment pour pivoter jusqu'au bord du lit. Elle glisse ses jambes hors du drap. Alors, il réapparaît, lui attrape le bras gauche, puis le droit ; un élan explose dans son bas-ventre. Il lui pose une question qu'elle n'entend pas. Le vertige est trop grand. Elle parvient à déposer ses pieds juste devant les siens. Ils se retrouvent enlacés dans une étreinte maladroite, entre le lit et le coffre en cèdre couvert de linge sale. Elle appuie malgré elle son menton contre lui, contre son épaule, elle perçoit un bout d'oreille et le soleil qui pointe à la fenêtre derrière le cabanon défraîchi du voisin, une lueur orangée dans un ciel pur.

Il ramasse à leurs pieds le tricot qu'il lui a lancé. Elle porte les mêmes sous-vêtements que la veille. Elle devrait prendre une douche ; elle n'en a pas envie. Elle gémit, vacille ; il la retient d'une main. Elle pense au verre d'eau, une gorgée

et elle pourra enfiler son tricot. Elle tend le bras, enserme le verre de ses doigts tremblants, l'effort lui arrache un cri, elle trempe ses lèvres ; il lui retire aussitôt le verre d'un geste ferme, pose le tricot sur sa tête. Bras droit dans la manche, les cheveux plaqués contre sa bouche par le passage du col, bras gauche glissé d'un mouvement incertain, puis les deux mains agrippées au lainage pour tout mettre en place. Elle plie les genoux, s'assoit dans un soupir sur le lit. Il lui lance une paire de bas et des pantalons qu'elle a portés la veille et l'avant-veille. Elle enfle le tout sans un regard vers lui, dans un excès de douleur au bas-ventre. Il disparaît pour revenir avec deux bottes dans la main gauche, un manteau en boule dans l'autre, qu'il laisse tomber sur le lit. Il s'agenouille, pose les bottes devant ses pieds, force chacun d'une poigne à la cheville.

Et maintenant, se rendre à la cuisine. Quatre pas jusqu'au corridor. Sept pour atteindre la cuisine, où elle pourra s'appuyer sur une chaise, un court instant. Puis cinq autres jusqu'à la porte d'entrée, où elle devra affronter le vent glacial. Elle sentira les larmes rouler sur ses joues, en tentant de se rendre jusqu'à la portière de la camionnette ; ses muscles seront déjà trop éprouvés par l'effort depuis son réveil. Elle s'installera en gémissant sur le siège du passager. Il oubliera probablement de boucler sa ceinture de sécurité ; il laissera peut-être tomber sur ses cuisses une banane. Elle s'efforcera d'en prendre une bouchée ou deux. Elle observera le soleil monter lentement derrière les nouveaux développements de copropriétés en bordure de l'autoroute. Elle respirera, lentement, pour calmer la douleur de son bas-ventre et celle de ses jambes. Elle patientera sur son siège lorsqu'ils arriveront à destination. Elle se laissera glisser dans le fauteuil roulant. Elle tendra le bras à l'infirmière, avec un sourire pour lui, qui l'accompagne partout depuis quarante-huit ans, et qui patientera encore à ses côtés.

Elle peut se lever du lit, braver le mois de février et aller à l'hôpital. Pour la vingt-neuvième fois. Et elle comptera
40 les secondes, lorsque les nausées sévront, lorsque son corps

entier se soulèvera, violenté par la chimiothérapie. Elle se tiendra immobile pendant les cinq derniers traitements de radiothérapie. Puis elle prendra enfin tout le temps de se reposer. Et lui aussi. Lui, qui a veillé sur elle depuis des mois, malgré son propre cancer. Lui qui l'observe d'un œil triste, debout devant le lit, qui lui tend la main.

— Je peux, murmure-t-elle.

Et elle attrape d'un geste ferme la main de son époux.